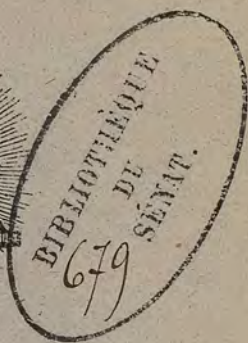


THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

or



REVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

FRATERNITÉ

LE
COUVENT,
OU
LES VŒUX FORCÉS,
DRAME EN TROIS ACTES.

*Représenté en deux Aâes , & remis en
trois au Théâtre François , Comique
& Lyrique , au mois d'Oâtobre 1790.*

Ce Drame a eu jusqu'à ce jour quatre-vingt
& tant de Représentations.

A PARIS,

CHEZ { La veuve DUCHESNE , rue Saint-Jacques.
La veuve BAILLY , barrière des Sergens
Et chez les Marchands de Nouveautés.

MARS 1792.

IT
COUNT

LESS THAN FORCES
DANGER TO THE

THEY ARE THE ONLY
THEY ARE THE ONLY
THEY ARE THE ONLY

THEY ARE THE ONLY
THEY ARE THE ONLY



A 11111
THEY ARE THE ONLY
THEY ARE THE ONLY

THEY ARE THE ONLY
THEY ARE THE ONLY

P R É F A C E.

J'AI déjà prouvé que depuis ma naissance je suis persécutée ; que rien ne m'a jamais réussi , & qu'enfin les vraies jouissances me sont inconnues, quoique le Ciel m'ait fait une ame pour en goûter les délices. La littérature est une passion qui porte jusqu'au délire. Cette passion m'a constamment occupée pendant dix années de ma vie. Elle a ses inquiétudes, ses allarmes, ses tourmens, comme celle de l'amour.

L'esclavage des Noirs devoit avoir, d'après les circonstances, le plus grand succès : ce succès fut empoisonné par des entraves effroyables & iniques. Pour faire diversion à mes tourmens, j'arrivai à Versailles avec tous les Députés de la France ; je donnai aveuglement, & à corps perdu, dans la politique & dans la philosophie. Mes écrits patriotiques soulevèrent tous les partis naissans contre mes bonnes vues. A peine j'étois entrée en lice avec les vrais soutiens de la France, que les merveilleux de la Cour crièrent à l'audace, à

l'entreprise, & prétendirent qu'il valoit mieux que je fîsse l'amour que des livres. J'aurois pu les en croire s'ils avoient été en état de me le persuader. Ils ne pouvoient m'offrir que des vices & des ridicules, je n'aime que les vertus. Cette morale & cette critique ne me corrigèrent pas, je continuai d'écrire.

On agita la question des vœux arrachés aux jeunes gens des deux sexes : cette question m'inspira mon Drame des *Vœux Forcés*. Tous les Prêtres qui se sont distingués sur cette matière me fournirent les moyens d'établir le caractère du Curé de mon Drame. J'arrachai une plume de l'aîle de chacun. L'éloquence & l'érudition de MM. Taleyrand, Seyès, & sur-tout la pureté religieuse de M. l'Abbé Goutes, me donnèrent de quoi m'étendre sur ce caractère. L'Abbé Maury m'inspira celui de mon Grand-Vicaire. Mais il faut être juste, je n'en ai fait que la charge ; le véritable Abbé Maury a bien plus d'esprit que mon Grand - Vicaire. Victime du fanatisme, comme on l'apprendra par les

suïtes, ce sujet dut me sourire plus qu'à tout autre; aussi je le traitai rapidement. J'en ai puisé les matériaux dans le sein de l'Assemblée Nationale. Je le communiquai à un grand nombre de personnes à Versailles; tous m'en firent le plus grand récit; tous m'engagèrent à le faire représenter; mais on craignoit la censure malgré le premier rayon de la liberté. Aucun Auteur n'avoit encore porté ce sujet au Théâtre. Il falloit donner l'effort à la grande question qui s'agitoit à l'Assemblée Nationale. Ma Pièce pouvoit peut-être y contribuer: mais d'original que j'étois, l'arrêt du sort, l'irrévocable arrêt qui me poursuit, voulut me faire paroître imitateur.

Je portai ce Drame au Théâtre de *MONSIEUR*, Foire Saint-Germain, vers le mois de Février 1790. Ce Spectacle le reçut, mais il me demanda un tems très-long pour le représenter: je le retirai pour le donner au Théâtre du *Palais-Royal*. On me le garda deux mois sans m'en donner aucune nouvelle. Je communiquai un second manuscrit à M. Monvel,

qui trouvoit cette Pièce charmante , & je pouvois l'en croire. Il me témoigna le plaisir qu'il auroit de jouer le rôle du Curé , & certes mon intention étoit bien de le lui offrir ; mais l'implacable d'Orfeuille , acharné comme un Comédien François contre mes Pièces , trouva prétexte sur prétexte. On me demandoit un troisième Acte , je le croyois assez nécessaire , mais tous ces délais commençoient à me fatiguer.

Mon fils me prend le manuscrit , & , pour mon malheur , va le porter à un Théâtre François , Comique & Lyrique.

Il étoit écrit que tout ce qui porteroit le nom de Théâtre François me seroit funeste. On reçoit avec transport cette Pièce (c'est la première , dit-on , & la seule dramatique qui se soit représentée sur ce Théâtre). Quelques fussent les instances de mon fils , j'avois de la peine à me décider. Il amène un des Directeurs chez moi : je consens à lui donner ma Pièce : il me prie de la faire censurer au plus vite. Mon Censeur étoit M. Duport-Du-

tertre , Lieutenant de Maire alors & Ministre de la Justice aujourd'hui. Il pointilla beaucoup sur les licences ; il approuva l'Ouvrage & le jugea en connoisseur. Son approbation m'indiqua même tous les changemens que j'y ai faits ; le style avoit besoin d'en être châtié , je le favois , puisque c'étoit le brouillon qui avoit été censuré. Je me remis donc après ma Pièce , quelque fût mon dégoût pour la correction , & , après l'avoir revue de nouveau , je la livrai au Directeur , ne voulant pas aller aux répétitions de ce Théâtre. Il me demanda la permission d'y faire des coupures & de changer quelques mots par-ci par-là. Je lui en donnai une aveugle , & ma Pièce auroit été défigurée si je n'avois redemandé mon manuscrit. J'appris qu'il s'étoit avisé de vouloir intercaler une scène de sa façon , & qu'elle étoit si mauvaise , si étrangère à l'action & au sujet de mon Drame , que les Acteurs étouffoient de rire en la lisant. Vraisemblablement cet homme avoit des vues sur cette Pièce ; car il engagea mon fils , assez subtilement ,

pour en accélérer la représentation, de s'en déclarer l'Auteur avec lui, mais de me laisser ignorer ce projet. Mon fils y consentit comme un étourdi. Eh bien, dit-il, nous allons nous en dire les Auteurs tous deux, elle marchera plus vite. Soit, lui dit-il, pourvu qu'elle se joue tout de suite. La Pièce se joue & a le plus grand succès.

J'étois à la campagne : à mon arrivée j'apprends cette nouvelle, & je vois affiché à ma porte : *Les Vœux Forcés, par Mme de Gouges & M. Labreux.....!* Par *Mme de Gouges & M. Labreux*, m'écriai-je d'une voix sépulchrable : Depuis quand suis-je associée pour une production Dramatique ? Tout le monde ouvre les yeux aussi bien que moi. Je crie au meurtre ! au viol ! au plagiat ! à la Justice ! . . . Oh ! oui, la Justice, rien n'étoit organisé. Ma Pièce alloit toujours son train. Faire un procès à des misérables, c'est se couvrir d'ignominie. Des personnes plus modérées & désintéressées, & connoissant ma fatalité, me

disent , pour me consoler : « Cet accident vous sert bien ; si vos ennemis vous en avoient su l'Auteur , on l'auroit fait tomber , ou ils seroient parvenus à en arrêter la représentation. » Vous avez raison , leur dis-je , & m'efforçant , pour étouffer en moi le cri de la Nature , j'ai abandonné ce Drame à sa destinée. Il est arrivé à quatre-vingt représentations. Aujourd'hui je reprends ma progéniture un peu épuisée ; mais je lui ai donné une nouvelle vigueur par un troisième Acte , j'ai mis plus d'action dans le dialogue , plus de pureté dans le style. Je me propose actuellement de faire représenter cette Pièce sur un autre Théâtre. J'ose croire qu'elle est propre à figurer sur tous. Messieurs les Directeurs du Théâtre François , Comique & Lyrique , voudront bien me rendre compte de la recette , dont je destine ma part d'Auteur aux Soldats de Château - Vieux , & me rendre compte du vol inmanifeste de la moitié de la gloire de cet ouvrage , & me reproduire sur-tout l'approbation qui leur a permis de la représenter.

Je demande actuellement aux Lecteurs, à tous les Auteurs nés & à naître, si jamais ils ont éprouvé, & si jamais aucun éprouvera un brigandage de cette espèce. Il est cruel pour un homme, il est atroce pour une femme: car, dans cette matière, il est plus commun qu'un homme donne à une femme; mais qu'un homme vole une femme!!! cela n'est pas ordinaire. Certes je ne suis pas surprise de ce misérable vol, & l'on me forcera à la fin de croire que j'approche des grands talens, puisque tous les jours on me pille.

Plusieurs Savans ont fait la remarque que *l'Esclavage des Noirs* avoit fait des petits, comme *la Coquette fixée*; j'ai reconnu aux Italiens, dans plusieurs Pièces, des scènes tout-entières. Dans *Zélia*, dans la fameuse *Zélia*, du Théâtre de la rue de Louvois, l'Auteur ne s'est pas même donné la peine de déguiser le Roman de M. de *Saint-Frémont*, mais il a eu l'art, au-dessus de moi, de faire vivre les deux rivales. Il faut croire que M. *Dubuisson* aime la polygamie, & que dans

ce moment il veut introduire ce goût en France. Il n'aura pas grande peine, je pense; mais moi, qui veux tout ou rien, j'ai eu grand soin de faire mourir la plus ancienne. J'ai trouvé ce moyen plus dramatique, plus théâtral, & sur-tout plus moral. J'ai conçu ce Drame dix ans avant celui de M. *Dubuiſſon*. Il a eu le tems de le parcourir, puisqu'il est imprimé depuis cinq ans; & je vois avec plaisir qu'un Expert dans l'art d'écrire, un Auteur consommé, n'a pas dédaigné, non-seulement d'imiter une ignorante, mais de lui prendre encore l'intention, les aveux, & exactement les mêmes phrases. Il faut convenir, M. *Dubuiſſon*, que vous avez cru mon Drame enfoui dans les ténèbres, & vous avez vu sans doute avec peine un si joli Roman disparoître de la scène. Vous voudrez bien permettre qu'après son succès je tâche au moins de ramener sur l'eau *l'Esclavage des Noirs*. Je conviens que ma Pièce n'a aucun rapport avec cette duplicité d'intérêt, j'ose dire fagement conduit; vous avez volé

seulement le Roman , grand bien vous fasse. Je préfère réclamer à restituer. Vous , & M. de Labreux , me seriez bien caution , & bien d'autres , que je n'ai pas besoin du bien d'autrui ; certes vous pourriez me faire long - tems de semblables vols avant de me ruiner , & l'on ne fait que trop que ma grande fortune dans ce genre est *l'Embaras des Richesses*. Si quelque Financier , amateur d'esprit & de gloire d'autrui , vouloit faire l'acquisition de mille & un manuscrits , je suis prête à traiter avec lui à bon compte : & sérieusement , je ferois bien femme à conclure ce marché , & même à garder le secret quand mes Pièces auroient le plus grand succès : mais quand on me les vole ! c'est une autre paire de manches , comme disent les bonnes gens.

Me voilà assez vengée , & j'espère bien qu'à l'avenir on me demandera mes Pièces plus loyalement , plus légalement , & qu'on me fera la loi avec une bonne quittance. Je déclare que je ne donne plus ni aux Auteurs , ni aux Acteurs , ni au Public ,

mes Ouvrages. Le mauvais que l'on paye est toujours bon : le bon que l'on donne ne vaut jamais rien. J'ai appris à faire un proverbe de cette expérience. Il m'a pris fantaisie de faire fortune, je veux la faire, & je la ferai.

Je la ferai, dis-je, en dépit des envieux, de la critique & du sort même : car je vois bien qu'il faut que je lui montre les dents si je veux reprendre ma revanche. Je vois aussi que notre vie n'est qu'un jeu, & que celui qui ne fait pas calculer perd toujours. J'ai appris mathématiquement à vivre à mes dépens.

Je finis par demander justice au Public pour mes foibles productions : lui demander de l'indulgence, ce seroit trop ; mais si j'obtiens cette justice, ce sera beaucoup pour moi.

En lisant cette Préface je m'apperçois qu'il est impossible de livrer à l'impression un brouillon sans être revu & corrigé. C'est assez mon usage pour les Préfaces. Ainsi, je rappelle celle-ci à l'indulgence du Lecteur, quoique je paroisse la braver plus haut.

PERSONNAGES.

L'ABBESSE.

SŒUR ANGÉLIQUE.

JULIE, Novice.

SŒUR AGATHE.

LE MARQUIS DE LEUVILLE.

LE CHEVALIER, Fils du Marquis.

UN GRAND-VICAIRE.

UN CURÉ.

ANTOINE, Jardinier.

PLUSIEURS RELIGIEUSES.

UN COMMISSAIRE.

PLUSIEURS SOLDATS.

L E
C O U V E N T ,
O U
L E S V Œ U X F O R C É S .

A C T E P R E M I E R .

Le Théâtre représente le derrière d'un Couvent. Dans le fond est une grande porte pour l'entrée des provisions.

S C È N E P R E M I È R E .
L E C H E V A L I E R D E L E U V I L L E ,
A N T O I N E .

L E C H E V A L I E R , *suivant Antoine.*

A N T O I N E , mon cher Antoine.

A N T O I N E , *faisant le tour du Théâtre,*
Point d'affaires.

L E C H E V A L I E R .

Mon ami.

4 LE COUVENT,

ANTOINE.

C'est inutile.

LE CHEVALIER.

Écoute moi donc.

ANTOINE.

Je sommes sourd.

LE CHEVALIER.

Réponds moi un moment.

ANTOINE.

Je sommes muet.

LE CHEVALIER.

Je te promets.

ANTOINE.

Je sommes incorruptible.

LE CHEVALIER.

Cette bourse.

ANTOINE, *regardant la bourse, & à part.*

Elle est dodue.

LE CHEVALIER.

Accepte-la.

ANTOINE.

Tout de bon ?

LE CHEVALIER.

Elle est à toi.

ANTOINE, *recevant la bourse.*

Grand merci.

LE CHEVALIER.

Tu n'es plus sourd actuellement.

ANTOINE.

Ni muet. Allons, dégoîsez-moi vite-
ment votre affaire.

LE CHEVALIER.

Je languis, je brûle, je suis amoureux.

ANTOINE.

Et de qui ?

LE CHEVALIER.

D'une femme adorable, d'un ange qui vit
dans ce couvent.

ANTOINE.

Quel conte vous nous faites donc - là ? si
c'étoit un démon, passe ; cet esprit malin se
faufila plus d'une fois parmi nos Béguines.

LE CHEVALIER.

Ah ! si je te nommois celle que j'aime,
tu conviendrais avec moi qu'elle est adorable.

ANTOINE.

Il faudroit que j'aimions pour dire comme
vous. Ce n'est donc pas une de nos Re-
l

6 LE COUVENT,

gieuses, je n'devinons pas celle qui vous a donné dans la visière. Il faut ben flapendant nous la nommer si vous voulez que j'vous soyons utile.

LE CHEVALIER.

Julie prononce ses vœux aujourd'hui : figure-toi, mon cher Antoine, quel doit être mon tourment.

ANTOINE.

Ah ! c'est pour la Novice. Je nous en sommes presque douté : mais que diantre voulez-vous que je fassions pour vous, au moment même de la cérémonie ?

LE CHEVALIER.

M'introduire là-dedans.

ANTOINE.

Ouais ! introduire le loup dans la bergerie ; ce n'est pas le moyen qui nous manqueroit, puisque j'allions à la ville quand je vous ons rencontrais, pour y chercher un Directeur. S'il étoit possible, (*en réfléchissant*) eh ! mais, pourquoi pas. J'avons précisément à notre disposition.

LE CHEVALIER.

Dis-moi, est-ce toujours le même Capucin qui vient ici ?

A N T O I N E.

Non , quelquefois il ne se trouve pas à la Capucinière , & alors c'est le premier venu.

L E C H E V A L I E R.

Tu me fais naître une idée charmante ; si je prenois la place de ce premier venu , si j'endossois l'habit de Capucin ? Tu pourrois dire que le Directeur en titre étoit absent. Ce stratagème seroit admirable , divin.

A N T O I N E.

Admirable , divin , pour vous , mais pour moi Oh ! oh ! M. le Chevalier , vous mettre à la place d'un Confesseur pour être à même d'apprendre tous les secrets de nos petites Sœurs. Et que diroit la Religion ? Oh ! c'est trop fort , c'est trop fort , quand j'y réfléchissons sérieusement.

L E C H E V A L I E R.

Ta crainte est ridicule , ton scrupule n'est pas raisonnable. Crois-tu que ce soit la première fois qu'un amant déguisé est entré sous des vêtemens religieux dans ces asyles. Crois-moi , mon cher Antoine , il se passe souvent dans ces retraites des aventures que le public ignore. D'ailleurs , je prends tout sur moi , &

je te promets une récompense digne du service que tu m'auras rendu.

ANTOINE.

C'en est fait, je ne résistons plus. J'avons précisément acheté l'aut' jour au marché la défroque d'un Révérend, & je comptons en faire, pour le Carnaval, un Capucin de paille pour divertir nos filles de village; vous l'endosserez pour divertir la Novice, qui nous paroît ma foi bien triste, & vaille que vaille, v'là qu'est convenu; mais pourrez-vous prendre l'air piteux, le ton nasillard d'un pauvre diable? Dame c'est votre affaire, une fois dans le Couvent, je n'y répondons plus d'vous.

LE CHEVALIER.

Il s'agit de vaincre la répugnance de mon amante, de la décider à quitter sa prison.

ANTOINE.

Il se peut bien que ce soit vous qu'elle aime, il s'agit de vous en convaincre, & je ne sommes pas fâché d'y bouter la main. Je n'ferions pas ça pour tout le monde da! ça n'feroit pas notre profit. T'nais, je n'ferions pas fâchés quand queuqu'jolis minois s'enferment dans c'te cage, y nous y reviant toujours

de petits cadeaux. Chacune a son petit jardin ; Antoine par-ci , Antoine par-là , je te recommande mon parterre : arrose mes fleurs , elles ont soif , & puis les sucreries & les bonbons de me tomber comme la grêle , & tout ça fait que j'sommes ben v'nu des filles des environs , parce que j'leux faisons part de ces friandises. Mais Mam'selle Julie , quoique elle soit ben jolie. . . .

LE CHEVALIER.

Oh ! oui : bien jolie.

ANTOINE.

Quoiqu'elle soit si douce , si bonne , qu'ça vous ressemble à un Ange. . . .

LE CHEVALIER.

Oui , mon ami , c'est une créature céleste.

ANTOINE.

Stapendant , si cette créature ce n'étoit pas vous qu'elle aime. Je lui avons vu un chagrin si cuisant de faire profession , qu'ça m'chagreine moi-même.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! mon cher Antoine , c'est un motif de plus pour tout hasarder.

10 LE COUVENT,

ANTOINE.

C'est pour une bonne cause qu'vous voulais endosser la mandille ?

LE CHEVALIER.

Oui, il ne me reste que ce moyen pour empêcher le plus grand de tous les malheurs ; aussi ce n'est pas par irrévérence pour le costume de Saint-François que je veux l'endosser, mais par nécessité absolue.

ANTOINE.

J'en sommes certain ; enfin. . . .

LE CHEVALIER.

Écoute ; Julie , comme tu le fais , a été élevée dans ce Couvent depuis sa plus tendre enfance ; mais ce que tu ne fais pas , c'est qu'elle y a été mise par ordre de mon père , c'est encore par son ordre qu'aujourd'hui l'on veut la forcer à faire profession. Voilà tout ce que j'ai pu apprendre sur le sort de Julie ; le reste est un mystère. Tu ne connois pas mon père. Violent , despote , la moindre résistance à ses volontés est une injure qu'il ne pardonne jamais.

ANTOINE.

S'il est si hargneux , comment prendra-t-il votre équipée ?

L E C H E V A L I E R.

C'est mon affaire , je suis majeur , & tout le respect que je lui dois ne peut m'empêcher de me soustraire à une tutelle tyrannique. Tu sens bien que son acharnement à vouloir faire de Julie une Religieuse me laisse entrevoir quelque chose.... d'odieux peut-être. La pitié que son sort m'inspire , augmente encore mon amour : il prit naissance au parloir où je l'ai vue quelquefois lorsque je venois avec mon père rendre des devoirs à Madame l'Abbesse.

A N T O I N E.

C'est fort bien , vous l'aimais , & il n'y a rien là-dedans que de très-naturel ; mais si elle ne vous aime pas , à quoi aboutira toute votre manigance , ça m'inquiète , & vous n'y songez pas même.

L E C H E V A L I E R , *comme embarrassé.*

Si... Julie... ne m'aime pas.... dis-tu ?

A N T O I N E.

Oui, car j'n'ons encore rien vu qui m'apprenne qu'elle partage vos biaux sentimens.

L E C H E V A L I E R.

Je ne me trouve là-dessus pas plus avancé que toi.

ANTOINE.

Peste ! j'ons toujours entendu dire qu'on ne s'embarque dans une aventure périlleuse que pour en obtenir du profit , & vous affrontais stelle-ci sans savoir si Julie vous en dira grand merci.

LE CHEVALIER.

Oh ! je suis sûr qu'elle m'aimera.

ANTOINE, *le contrefaisant.*

Oh ! je suis sûr qu'elle m'aimera. Les jeunes gens ne doutons de rien ; ils pensons tous de même , & si par hasard elle n'alloit pas vous aimer , & qu'elle en aimât un autre. Ah dame ! vous seriez ben attrapé n'est-ce pas ?

LE CHEVALIER.

Ah ! je t'en assure. C'est impossible cependant, car enfin elle n'a jamais vu d'homme que moi & mon père.

ANTOINE.

Et moi , dame , pour qui me prenez-vous , est-ce que j'sommes une bûche ? & puis , vous croyez qu'à travers les grilles des croisées on ne regarde pas ben les passans. Ces jeunes filles ont les yeux par-tout. Ça vous a une vue aussi longue , aussi longue , qu'une lorgnette d'Astrologue.

LE CHEVALIER.

Tu me fais trembler. Sa répugnance à prononcer ses vœux ne vient que des dispositions de son cœur à la tendresse.

A N T O I N E.

Et si ces dispositions étoient disposées pour un autre que pour vous, je ne saurois trop vous le répéter.

LE CHEVALIER.

Tu as raison..... si c'étoit tout autre....

A N T O I N E.

Peut-être que non, quand vous l'avez vue, lui avez-vous parlé?

LE CHEVALIER.

Jamais.

A N T O I N E.

Lui avez-vous fait des mines?

LE CHEVALIER.

Sans parler, ma bouche lui disoit beaucoup de choses?

A N T O I N E.

S'en est-elle apperçue?

J'en doute, mes yeux, presque sans cesse fixés sur elle, ont toujours vu les siens modestes & baissés.

ANTOINE.

Voilà un amour bien avancé; mais tout coup vaille, si vous persistez dans votre dessein je vous y servirai.

LE CHEVALIER.

Si j'y persiste, n'en doute pas. Il y a deux jours que le hasard me fit découvrir que mon père, conjointement avec Madame l'Abbesse, avoit fixé pour aujourd'hui la cérémonie des vœux de Julie. Désespéré, hors de moi, je rêve aux moyens de l'empêcher; pressé par le tems, je n'entrevois que ce déguisement...

ANTOINE.

Paix.... voici de la compagnie.

LE CHEVALIER.

Me feras-tu bientôt entrer dans le couvent?

ANTOINE.

Pas encore; ne faut-il pas avoir l'air d'arriver de la ville, & ne faut-il pas avoir le tems de vous capuciner..... retirons-nous....

Voyez donc, c'est votre père avec le Grand-Vicaire & notre bon Curé.

LE CHEVALIER.

Ah ! Dieu , ferois-je venu trop tard !

SCÈNE II.

LE MARQUIS DE LEUVILLE, LE
GRAND-VICAIRE, LE CURÉ.

LE MARQUIS.

DANS toute autre circonstance vos raisons seroient fort bonnes , M. le Curé ; mais elles ne peuvent avoir ici leur application.

LE CURÉ.

Quel si grand intérêt vous dispose à vouloir si impérieusement que Julie prononce ses vœux ?

LE GRAND-VICAIRE.

Prétendriez-vous que M. le Marquis ait à vous rendre compte de sa conduite ? Je connois ses motifs , & cela doit vous suffire.

LE CURÉ.

Pardonnez , Monsieur , je fais qu'en votre qualité de Vicaire-Général vous avez dans les

16 LE COUVENT,

Couvons une autorité que je n'y ai point ; mais au moins mon caractère excuse suffisamment ma démarche : & je ne crois point que M. le Marquis puisse se dispenser d'entendre les représentations de son Pasteur.

LE GRAND - VICAIRE.

Elles sont inutiles , & s'il le faut , je vous recommande le silence.

LE CURÉ.

Votre ton me force à justifier mes instances.
(*au Marquis.*) Lisez, Monsieur , la lettre que je viens de recevoir.

LE MARQUIS, *lisant.*

« Il ne reste plus que ce seul moyen , ac-
» courez , Monsieur , je vous en conjure par
» tous les sentimens de piété & de religion qui
» vous animent ; empêchez , retardez au moins
» les vœux que l'on arrache à la malheureuse
» Julie. Pour animer votre zèle , sachez que
» l'obstination du Marquis de Leuville cache
» un mystère d'iniquité..... Le tems le
» découvrira peut-être..... Je ne puis en
» dire davantage..... »

(*à part , un peu éloigné & troublé.*)

C'est Angélique , c'est ma Sœur qui a tracé
ces

ces lignes; auroit-elle instruit Julie du secret de sa naissance ?

(*au Curé, après s'être remis de son trouble.*)

Eh bien , cette lettre est anonyme , vous arrêteriez-vous à un pareil écrit ?

L E C U R É.

Prenez garde , Monsieur , certaines circonstances , vagues à la vérité , que je me suis rappelées en la lisant Vous eûtes autrefois une Sœur Un mariage qui n'eut point votre approbation La mort soudaine de son époux La disparition de cette Sœur & de son enfant encore au berceau Un voile , jusqu'à présent impénétrable , n'a laissé sur cet événement que des conjectures.

L E M A R Q U I S , *avec une fureur concentrée.*

M. le Curé

L E G R A N D - V I C A I R E.

Qui vous a chargé du soin de la famille de M. le Marquis , & comment oubliez-vous la charité , jusqu'à vous permettre des suppositions odieuses.

L E C U R É.

Le ciel , qui connoît la pureté de mes in-

B

tentions, fait que je ne suppose point, que je repousse même les bruits injurieux à M. de Leuville.

LE MARQUIS.

Faites mieux encore, renoncez à cette opposition, qui d'ailleurs n'aboutiroit à rien, puisque les vœux de la novice sont décidément arrêtés entre Madame l'Abbesse & moi.

LE GRAND-VICAIRE.

Songez, enfin, à l'intérêt du Ciel qui attend ce nouveau triomphe de la religion. Laissez tranquillement des mains innocentes se consacrer au culte des Autels.

LE CURÉ.

Ah ! si le sacrifice étoit volontaire, s'il se consommoit dans un âge où la raison & l'expérience permissent d'en mesurer toute l'étendue ; quoiqu'il répugne à la nature, j'y applaudirois volontiers. Mais à seize ans, à cette époque de la vie, où le cœur incertain cherche à se connoître, où les premières impressions commencent à se développer, à cet âge où l'innocence est si timide qu'elle ploie sans oser murmurer sous le joug qu'on lui impose, commander l'abnégation de soi-même, ordonner le plus inconcevable de tous les sacrifices, enchaîner un enfant, aveuglément

docile , dans des liens qui ne se briseront jamais ; c'est offenser l'Etre suprême , c'est s'opposer aux loix éternelles de la création , c'est rendre barbare le culte d'un Dieu de paix.

L E G R A N D - V I C A I R E .

Qu'osez-vous prononcer contre cette religion dont vous méconnoissez la sévérité ? Oubliez-vous qu'elle n'admet à ses Autels que des mains pures & sans taches ? Oubliez-vous que renoncer au monde est le premier devoir de ceux qui se consacrent au ministère sacré ?

L E C U R É .

Plût au Ciel qu'aucun motif humain n'y eût jamais appelé cette foule d'ambitieux , qui ne considèrent dans la vie sacerdotale qu'un chemin trop facile pour arriver à la fortune , & se procurer toutes les jouissances de la mollesse & du luxe ! L'Eglise n'auroit point à rougir de la corruption des mœurs de ses Ministres : moins opulens , ils en seroient plus respectables.

L E M A R Q U I S .

Quoi ! Monsieur, vous dont le zèle si pur & les mœurs austères servent d'exemple à votre troupeau , vous prêcheriez une morale malheureusement mise à la mode par de pré-

tendus Philosophes, vous seriez le panégyriste de l'erreur ?

LE CURÉ.

La Religion ne commande point d'être sourd à la voix de la nature. Concilier ses dogmes avec les devoirs de la société, voilà la morale, voilà l'instruction que nous devons aux hommes. Laissez se consacrer au service des autels celles qu'une vocation particulière y appelle dans un âge où la raison ait pu suffisamment les éclairer sur le choix d'un état où il est si difficile de se plaire ; mais renoncez au pouvoir tyrannique de condamner à des regrets la timide innocence que vous enchaînez dans les Cloîtres. Songez que le droit de se choisir librement une place dans la société appartient, par la nature, à tout être pensant, & que le premier de tous les devoirs est d'être utile.

LE MARQUIS.

Raisonnemens superflus, qui ne peuvent ébranler ma détermination. Julie est sans fortune ; sa dot payée, ses vœux prononcés, je me verrai débarrassé, pour toujours, du soin que j'ai bien voulu prendre d'elle.

LE CURÉ.

Tremblez de lui vendre trop cher des ser-

vices sans doute généreux
Sexe foible & malheureux , trop souvent sacrifié à des convenances barbares , on t'interdit le pouvoir de te déterminer sur la moins importante des considérations de fortune , & cependant on t'enchaîne par des sermens inviolables , on veut que tu puisses signer un contrat dont la raison frémit.

S C È N E I I I.

LES PRÉCÉDENS , ANTOINE.

A N T O I N E *s'essuyant le front.*

O U F ! me voilà enfin arrivais.

L E G R A N D - V I C A I R E .

Ah ! c'est toi , Antoine , tu es bien échauffé ?

A N T O I N E .

Je n'ons fait qu'un saut d'ici à la ville & de la ville ici. La jeune Novice a biau faire la mutaine , je lui amenons un Révérend Père qui saura la mettre à la raison.

L E M A R Q U I S .

Est-il bien sévère ?

A N T O I N E .

De nos jours , je n'ons point vu de Moine

22 L E C O U V E N T ,

plus refrogné, les yeux caves, le front ridé,
les joues creuses, & une barbe qu'ça fait
peur.

L E G R A N D - V I C A I R E .

Et tu l'appelles ?

A N T O I N E .

Le Père Hilarion.

L E C U R É , *à part.*

Malheureux, qui va répandre le trouble dans
cette ame timorée, & achever de la précipiter
dans l'abyme.

L E M A R Q U I S .

Faites prier Madame l'Abbesse de descendre
au parloir, où nous allons nous rendre, M. le
Grand-Vicaire & moi.

A N T O I N E .

J'y courons, (*à part.*) ensuite je reviens
vous faire entrer le Père Hilarion par les jar-
dins dans la salle du Chapitre où il endoctrinera
la Novice,

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS , excepté ANTOINE.

LE CURÉ.

JE ne vous quitte pas, Messieurs, trouvez bon que je vous accompagne au parloir. Il n'est peut-être que trop nécessaire de rappeler à Madame l'Abbesse qu'elle ne doit permettre aucune violence sur les dispositions de Julie.

LE GRAND - VICAIRE.

Dispensez-vous de ce soin.

LE MARQUIS.

Nos mesures sont prises, nul obstacle ne peut en arrêter l'effet.

LE CURÉ.

Eh bien, sachez ce que l'humanité & la religion m'ordonnent de faire. Je paroîtrai à la cérémonie dont il n'est pas permis de m'interdire l'entrée; j'y réclamerai hautement les droits naturels & la liberté; si la Novice hésite, si je m'apperois de quelques violences, je déposerai ma protestation au greffe du tribunal de justice, & j'investirai votre victime du pouvoir de faire casser des vœux évidemment forcés.

LE GRAND-VICAIRE, *à part, au Marquis.*

Le bourreau nous tiendra parole. Tâchons d'amollir sa fermeté par l'espoir des récompenses.

LE MARQUIS, *au Curé.*

Une semblable démarche, M. le Curé, contrarieroit fort de certaines dispositions où vous êtes intéressé. Je suis le parent & l'ami du Ministre de la feuille des bénéfices. Déjà j'ai sa promesse en votre faveur. Prenez garde que je peux en précipiter l'effet, ou lui rendre sa parole d'une manière à vous ôter tout espoir pour l'avenir.

LE GRAND-VICAIRE.

La réputation de vertu de M. le Curé m'avoit aussi inspiré des vues. On connoît mon ascendant sur l'esprit de notre Prélat. Certaine prébende qui vaquera bientôt dans un Chapitre opulent.

LE CURÉ.

Ainsi, pour prix de ma complaisance, je pourrois, sous peu de tems, me voir revêtu d'un Canoniat ou de quelque gros Prieuré?

LE MARQUIS.

N'en doutez pas.

L E G R A N D - V I C A I R E.

Vous devez y compter.

L E C U R É.

Gardez , Messieurs , pour des ames vénales de pareilles propositions. J'irois à l'opulence par l'oubli de mes devoirs ! ma portion congrue , un foible patrimoine , l'économie & la sobriété , voilà mes richesses. Je n'en désire point d'autres ; elles suffisent à mes besoins & aux secours qu'un Pasteur doit à ses Paroissiens.

S C È N E V.

L E S P R É C É D E N S , A N T O I N E.

A N T O I N E.

MESSIEURS , Madame l'Abbesse vous attend au grand parloir.

L E M A R Q U I S.

Nous y allons.

L E G R A N D - V I C A I R E.

Monfieur le Curé , si notre amitié , si nos offres vous touchent peu , craignez au moins notre mécontentement.

L E C U R É.

Ni promesses , ni menaces ne me feront manquer à mon devoir.

SCÈNE VI.

ANTOINE, *seul.*

J'ONS bien recommandé à notre Capucin de ne point faire d'esclandre. Il m'a bien promis de ne se découvrir qu'à sa Julie, & de l'exhorter seulement à la fermeté ; ainsi, point de risque pour nous. Enfin, vingt-cinq louis dans la bourse qu'il m'a baillée, & s'autre récompense qu'il m'assure, c'est plus qu'il n'en faut pour m'dédommager du risque que j'courons. Oh ! si nos Béguines allions découvrir..... Queu vacarme !

SCÈNE VII.

ANTOINE, SŒUR AGATHE, *dans le fond du Théâtre, en dedans du jardin.*

ANTOINE.

VOUS venais fort à propos, ma Sœur, le Père Hilarion va arriver, & vous l'introduirez à la salle du Chapitre.

SŒUR AGATHE, *à travers la grille.*

Tout y est prêt pour la cérémonie ; on

n'attend plus que lui pour achever de vaincre
l'irrésolution de la Novice.

A N T O I N E.

Justement le voici.

S C È N E V I I I.

ANTOINE, SŒUR AGATHE, LE
CHEVALIER.

A N T O I N E.

A R R I V A I S , arrivais , Père Hilarion.

L E C H E V A L I E R.

Eh! quoi , ma Sœur , ce Couvent renferme
une brebis égarée qui résiste à la voix du Ciel.
Seroit-ce le fruit des mauvais conseils que lui
donnent peut-être quelques Religieuses ?

S Œ U R A G A T H E.

Hélas , mon père , nous faisons tous nos
efforts pour vaincre l'esprit tentateur ; mais
vous savez que le plus juste peche sept fois
par jour.

L E C H E V A L I E R.

Qui peut donc l'entretenir dans ces disposi-
tions mondaines ?

Dieu seul fait pénétrer les replis des cœurs.
La Mère Abbessé, M. de Leuville, & la Sœur
Angélique, n'ont pu jusqu'à présent vaincre
sa résistance.

LE CHEVALIER, *vivement.*

La Sœur Angélique, dites-vous, quelle est-
elle?

SŒUR AGATHE.

La meilleure amie de Julie, celle de nos
Sœurs à qui elle est le plus attachée, & qui
a pris le plus de soin de son enfance.

LE CHEVALIER.

Mais cette Sœur connoît le Marquis de Leu-
ville?

SŒUR AGATHE.

Oh! beaucoup, souvent ils ont ensemble
de très-longues conversations, dont jamais
nous n'avons pu pénétrer le motif.

LE CHEVALIER, *à part.*

Quel trait de lumière! c'est-elle, sans doute,
c'est ma tante, ô frère cruel. (*à Agathe.*)
Introduisez-moi promptement auprès de la
Novice, je veux lui parler sans témoins. Je

faurai lire dans son cœur ; je découvrirai ce mystère que l'on s'efforce de vous cacher.

Sœur Agathe ouvre la grille & introduit le Chevalier.

S C È N E I X.

A N T O I N E , *seul*

BON, le v'la dedans, maintenant qu'il s'y tienne comme il faut, & j'y répondons de tout. Mais ces amans, ça vous est si imprudent, qu'on pourroit les surprendre. Ayons l'œil au guet, & tandis qu'ils jaseront tâchons de nous trouver à portée de les avertir quand l'ennemi paroîtra.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente la salle du Chapitre , disposée pour la cérémonie des vœux. Au milieu est une espèce d'autel sur lequel on voit un gros livre.

SCÈNE PREMIÈRE.

SŒUR ANGÉLIQUE, JULIE.

JULIE, dans la plus grande douleur.

NON, je ne prononcerai point ce serment... infortunée.... pourquoi suis-je au monde ?

SŒUR ANGÉLIQUE.

Ma fille , ayez un peu plus de confiance en vous-même.... Que vous rendez mes jours malheureux ! Vous ignorez tout l'intérêt que je prends à vous.

JULIE.

Ah ! Madame..... ah ! ma mère..... permettez-moi de vous donner ce nom ?

S Œ U R A N G É L I Q U E.

Oui , ma fille , appelle-moi ta mère , j'ai plus que tu ne penſes des droits à ce titre.

J U L I E.

Vous ſeule ne mepouſſez pas avec cruauté...
quoi , vous verſez des larmes ? vous vous attendriſſez ſur mon ſort ? Ah ! ſans doute , vous déſapprouvez la violence qu'on veut me faire.

S Œ U R A N G É L I Q U E.

Contribuer à ton malheur , moi qui ne fais des vœux que pour ta félicité !

J U L I E.

¶ Affermiſſez mon ame contre la perſécution qu'on lui prépare : dites-moi que le Ciel ne blâme point ma réſiſtance , & que je ne peux l'offenſer en me refusant à des vœux contre leſquels mon cœur ſe révolte.

S Œ U R A N G É L I Q U E.

Hélas ! vous n'êtes pas la première victime qui ſe ſoit ſacrifiée aux caprices de parens injuſtes.

J U L I E.

Dés parens ! & quels ſont les miens ? inconnue à moi-même , abandonnée dès mon

enfance, fais-je quelle est ma famille ? pour-
quoi m'a-t-elle rejetée de son sein ? Sont-ce mes
parens qui me tyrannisent ? Ne dois-je les
connoître qu'à leur persécution ? & si je n'en ai
point, si je suis laissée aux soins de la Provi-
dence, qu'importent mes vœux à la nature
entière ?.... Oh ! ma mère, qui que vous
soyez, si vous vivez encore, que ne paroissiez-
vous pour m'arracher à mes oppresseurs.

SŒUR ANGÉLIQUE, *la serrant avec une vive
émotion.*

Ma fille ! ma chère fille ! (*elle s'arrache
de ses bras, & à part*) mon secret alloit
m'échapper. Frère inhumain ! ton ame de
tigre s'amolliroit peut-être si tu étois témoin
de ces combats de la nature.

JULIE.

Et vous aussi, mon unique appui, vous
vous éloignez de moi. J'étois si bien contre
votre cœur ; pourquoi m'en repousser ? Je ne
fais quel charme m'y attire. Ah ! laissez-moi
me livrer à ces embrassemens qui allègent le
poids de ma déplorable existence.

SŒUR ANGÉLIQUE.

Oui, mon enfant, prends confiance dans
une amie plus malheureuse que toi.

JULIE.

J U L I E.

Vous malheureuse ! & vous me consolez !
ce n'est donc que dans le sein des infortunés
que l'on trouve de la pitié ?

S Œ U R A N G É L I Q U E.

Je suis d'autant plus à plaindre que tes maux
mettent le comble à tous les miens.

J U L I E.

O pouvoir de la vertu , qui oublie ses souffrances pour verser la consolation dans le sein des opprimés !

S Œ U R A N G É L I Q U E.

Tes persécuteurs n'entreprennent rien contre toi qui ne retentisse , hélas ! dans ce cœur trop déchiré.

J U L I E.

C'est porter trop loin l'excès de vos bontés.
Combien de fois votre courage à me défendre des tracasseries , des humiliations dont on m'a-breuve , vous a exposée vous-même au courroux des Supérieures !

S Œ U R A N G É L I Q U E.

Trop heureuse de souffrir , lorsque je ré-pargnois des peines....

C

JULIE.

Ah ! vous ne pouvez les connoître toutes.

SŒUR ANGÉLIQUE.

Ma fille, tu aurois pour moi quelque secret ? enfermée dans ce Cloître depuis ton enfance, je ne puis deviner la source de tous tes chagrins ? Me serois-je trompée, quand j'ai cru que ta répugnance n'étoit fondée que sur le défaut de vocation ?

JULIE.

Plût au Ciel qu'un autre sentiment... ! (*elle s'arrête pour ne pas achever l'aveu.*)

SŒUR ANGÉLIQUE.

Achève, ouvre-moi ton cœur.

JULIE.

Cet effort m'est impossible, laissez-moi mourir avec mon secret.

SŒUR ANGÉLIQUE.

Mourir ! toi qui m'es plus chère que la vie ! Ah ! ce seroit m'entraîner dans le tombeau. Ne me refuse point ta confiance toute entière. Si je ne peux te laisser l'espérance, je partagerai au moins ta douleur, elle en fera plus légère.

J U L I E.

Je ne résiste plus à l'empire que vous avez sur moi ; apprenez..... on approche..... Les cruelles viennent hâter ma perte. Ne m'abandonnez pas.

S Œ U R A N G É L I Q U E.

Rassure-toi , conserve ton énergie pour leur résister : dût leur courroux m'accabler , je m'opposerai de tout mon pouvoir à la tyrannie qu'on exerce contre toi.

S C È N E I I.

LES PRÉCÉDENTES, L'ABBESSE,
PLUSIEURS RELIGIEUSES.

L' A B B E S S E, à *Julie*, d'un ton hypocrite.

VOICI le moment, ma Sœur, où vous allez remporter sur l'Enfer une victoire agréable au Ciel; encore quelques instans, & vous vous enchaînez pour toujours aux devoirs les plus saints..... Vous versez des larmes, ma Sœur, c'est sans doute la joie de quitter l'esclavage du monde, qui vous les fait répandre.

JULIE.

Que vous interprêtez mal le désespoir qui m'accable !

L' ABBESSE.

Que dites-vous , ma Sœur ? vous résisteriez au pouvoir de la grace ?

JULIE.

Non , Madame , aucune voix intérieure ne m'appelle à l'état que l'on veut me faire embrasser : j'offenserois la religion même , si j'osois prononcer des vœux démentis par mon cœur.

L' ABBESSE.

Cette irrésolution est un piège de l'Ange de ténèbres ; ayez le courage , ma chère fille , de la surmonter , marchez à l'autel avec une fermeté digne des faveurs que le Ciel vous réserve ; prenez exemple sur nos Sœurs , voyez-les s'applaudir elles-mêmes des chastes liens qui les séparent d'un monde corrompu.

JULIE.

J'admire leur constance sans pouvoir l'imiter.

L' ABBESSE.

Pensez qu'il ne vous reste d'autre parti à prendre , faites-vous un mérite d'obéir à la nécessité.

J U L I E.

Eh ! pourquoi y serois-je condamnée ? déchirez le voile qui couvre ma naissance ; si je la dois à des parens pauvres , j'irai partager leur misère. Des mains généreuses n'ont-elles pris soin de mon enfance que pour me persécuter ? Je ne demande point à sortir de ce Cloître , mais au moins qu'on retarde la cérémonie dont la religion s'irriteroit. Laissez à mon cœur le tems de se disposer.

S Œ U R A N G É L I Q U E.

Ayez pitié de sa jeunesse , accordez quelques délais à ses larmes.

L' A B B E S S E.

Impossible , ma Sœur. M. le Marquis de Leuville exige que ses vœux soient prononcés aujourd'hui , ou il cesse de payer sa pension.

S Œ U R A N G É L I Q U E , *à part.*

Le cruel poursuit ses iniquités.

J U L I E.

Ah ! Madame , ne fermez point votre ame à la pitié. Si M. de Leuville me retire ses bienfaits , occupez-moi aux ouvrages les plus vils de la maison. Je ne lui serai point à charge. Je me soumettrai à tout jusqu'à ce que ma répugnance soit vaincue.

L' ABBESSE.

Vous insistez en vain, sans dot vous ne seriez pas reçue, M. de Leuville n'entendrait plus en faire le sacrifice.

SŒUR ANGÉLIQUE.

Je présumois bien que lui seul s'obstinoit à perdre la malheureuse Julie. (*serrant Julie dans ses bras.*) Fille infortunée ! ta perte est le comble des vengeances d'un barbare. (*à l'Abbesse.*) Servirez-vous ses projets, Madame, en contribuant au sacrifice de cette innocente victime ? Si vous saviez....

L' ABBESSE.

Oui ; je fais que vous entretenez Julie dans sa défobéissance ; on m'en avoit instruite , & vous confirmez mes soupçons. Religieuse imprudente , dont les conseils pervers s'opposent à la voix du Ciel , retirez-vous..... Je vous ordonne le silence le plus absolu , ou craignez....

JULIE, *retenant Angélique.*

Ah ! Madame, lui feriez-vous un crime de sa compassion ?

L' ABBESSE.

Sortez, vous dis-je , & ne quittez votre cellule que par mon ordre. (*elle sort.*) Et

vous, qui osez méconnoître la soumission due à vos bienfaiteurs, n'espérez pas que l'on se rendra à une résistance criminelle.

S C È N E I I I.

L'ABBESSE, JULIE, LE CHEVALIER,
SŒUR AGATHE.

L' A B B E S S E.

VENEZ, mon révérend Père, achevez de ramener au bercail cette brebis égarée, c'est un miracle digne du Ciel & de son auguste interprète.

L E C H E V A L I E R.

Voilà donc la Novice qui doit faire profession.

L' A B B E S S E.

Oui, c'est cette rebelle ; nous allons vous laisser seul avec elle pour ne point vous distraire dans vos pieuses exhortations. (*Toutes les Religieuses sortent après avoir baisé l'une après l'autre le bas du froc du Capucin.*)

SCÈNE IV.

JULIE, LE CHEVALIER, *en Capucin.*LE CHEVALIER, *à part.*

QUEL moment pour tous deux !

JULIE, *à part.*

Tout mon sang s'est glacé dans mon cœur.
Je ne saurois me soutenir.

LE CHEVALIER.

Ciel, elle a perdu connoissance ! (*il lui prend la main.*) Julie, adorable Julie, revenez à vous, les momens nous sont chers. Je n'ai pas le dessein d'ajouter à vos tourmens. Ouvrez vos yeux à la lumière, & ne voyez en moi que votre consolateur.

JULIE.

Vous me consolez ! vous que l'on a choisi pour achever ma perte !

LE CHEVALIER.

Revenez de votre erreur, je ne suis ni oppresseur ni implacable. Accordez-moi votre confiance, & comptez sur tous mes efforts pour vous assurer des jours moins orageux.

J U L I E.

Ce langage me rassure (*à part, en considérant le Capucin*), & ses yeux m'annoncent qu'il n'est pas inexorable. (*haut.*) Ah mon Père ! & comment échapper au sacrifice que l'on exige de moi ? La résistance est désormais inutile ; accablée par tout ce qui m'environne , on m'ôte jusqu'à l'amie courageuse qui soutenoit ma fermeté ! & peut-être la pénitence, les reproches, les humiliations , seront-elles le prix du tendre intérêt qu'elle a osé me témoigner.

L E C H E V A L I E R.

Je viens remplacer ses soins sans danger pour vous ; croyez que mes conseils seront conformes à votre situation, & que , loin de vous blâmer , moi-même je vous affermirai dans votre résolution.

J U L I E.

Vous êtes donc un Ange de paix envoyé du Ciel même pour me protéger.

L E C H E V A L I E R.

Je ne suis qu'un mortel à qui vous inspirez tous les sentimens que méritent votre jeunesse , votre beauté & vos malheurs. Expliquez-vous sans détour & sans crainte. Quel est le motif de votre répugnance pour le cloître ?

Je ne redoute point cet asyle , & je ne pensai jamais à le quitter. Étrangère au monde , que pourroit y chercher un être infortuné , abandonné dès le berceau aux soins de la Providence ? La seule grace que j'implore , c'est de vivre parmi ces Religieuses jusqu'à ce que ma vocation soit décidée.

LE CHEVALIER.

Mais si vous n'avez pas d'aversion pour cet état , comment pouvez-vous craindre de vous y engager par un vœu solennel ?

JULIE.

La situation actuelle de mon cœur me défend de me consacrer au service des Autels.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous , Julie : quel est ce sentiment impérieux dont vous éprouvez la puissance ? Ne seroit-ce qu'un trouble vague , ou s'est-il fixé sur quelque objet ? A votre âge , l'ame s'ouvre facilement aux impressions de la sensibilité. Ne retenez point un aveu nécessaire si vous voulez que je vous sois utile.

JULIE.

Qu'il est pénible de s'avouer coupable !

L E C H E V A L I E R.

Eh ! de quoi seriez-vous coupable ? penseriez-vous que le Ciel pût condamner des sentimens dont il mit le germe dans notre ame ? Ah ! croyez que la nature n'est jamais en contradiction avec le Créateur , & qu'en se développant elle ne fait qu'obéir aux loix éternelles qu'il lui prescrivit. O sagesse suprême ! quelle étrange opinion on ose concevoir de ta justice. Tu tendrois un piège inévitable à la foiblesse humaine pour l'en punir éternellement ! Blasphémateurs d'un Dieu de bonté , vous seuls méritez les supplices dont vous épouvantez les esprits égarés par votre doctrine..... Julie , rassurez-vous , le Ciel ne s'irrita jamais contre la vertu cédant aux plus doux sentimens de la nature.

J U L I E.

Qu'entends-je ! ... Ce langage ranime mes sens , vous rendez le calme à mes esprits troublés. Oui , j'aurai le courage de vous faire l'aveu de mes plus secretes pensées. Un penchant que j'ai en vain combattu me fait frémir des vœux que l'on exige de moi.

L E C H E V A L I E R , *à part.*

O Ciel , je frémis. (*haut.*) Achevez de grace ,

44 LE COUVENT,

ne me cachez pas la plus petite circonstance. Depuis quand & en quelle occasion ce penchant a-t-il pris naissance ?

JULIE.

Au parloir, où j'ai paru deux fois avec Madame l'Abbesse.

LE CHEVALIER, *à part.*

Deux fois avec Madame l'Abbesse ! (*haut.*) & savez-vous si l'objet que votre cœur a choisi partage votre inclination ?

JULIE.

Comment en serois-je informée ? je brûlois de fixer mes regards sur lui, mais la contrainte où l'on me tient, la présence de Madame l'Abbesse & de M. de Leuville, me forçoient de les détourner.

LE CHEVALIER, *à part, avec joie.*

Ah ! je respire, (*haut.*) encore un mot, Julie, son fils n'étoit-il pas avec lui ? Seroit-ce en sa faveur ?

JULIE, *hésitant.*

Il est le seul homme, avec son père, qui se soit présenté à mes regards.

LE CHEVALIER , *se débarrassant de la barbe & du froc.*

Julie ! ô ma chère Julie ! vous le voyez à vos genoux.

J U L I E.

O Ciel ! c'est lui, qu'osez-vous entreprendre ? malheureux ! fuyez.

LE CHEVALIER , *se relevant & arrêtant Julie.*

Ne craignez rien.

J U L I E.

Vous courez à votre perte , vous mettez le comble à mes allarmes ! que deviendrois-je si l'on nous surprenoit ?

LE CHEVALIER.

Osez me suivre , osez franchir cette enceinte. Malheur au téméraire qui s'y opposeroit.

J U L I E.

Vous suivre ! oublier mes devoirs ! non , jamais.

LE CHEVALIER.

Vous êtes mon épouse ; votre premier devoir est de vous confier entièrement à ma foi.

JULIE.

Tant de bonheur n'est pas fait pour l'infortunée Julie.

LE CHEVALIER.

Nulle puissance ne peut me séparer de vous, je suis majeur, j'ai le droit de me choisir une compagne. Votre consentement seul décidera de votre sort ; venez.

JULIE.

Ne l'espérez pas, laissez-moi subir ma destinée. N'ajoutez pas à l'horreur qui m'environne le spectacle de vous voir poursuivi comme un coupable. Par pitié pour moi éloignez-vous.

LE CHEVALIER.

Non cruelle ! je reste, & dussai-je y périr, j'empêcherai cet affreux sacrifice.

JULIE.

Quel fruit attendez-vous de votre obstination ?

LE CHEVALIER.

La mort, ou votre main..... venez.....
(*il l'entraîne.*)

S C È N E V.

LE CHEVALIER, JULIE, L'ABBESSE,
PLUSIEURS RELIGIEUSES.

J U L I E.

NOUS sommes perdus. (*elle se laisse tomber sur un siège, le Chevalier se met devant elle.*)

L' A B B E S S E.

Oh profanation ! un homme dans ces lieux, seul avec Julie ! c'est Satan qui s'est introduit parmi nous sous ces vêtemens respectables.

LE CHEVALIER, *d'un ton ferme.*

Madame, reconnoissez-moi. Je viens vous disputer cette victime, il faudra m'arracher la vie avant d'arriver jusqu'à elle.

L' A B B E S S E.

Le fils de M. de Leuville ! tremblez téméraire, votre père va paroître.

LE CHEVALIER.

Je fais ce que je dois attendre de son caractère implacable.

Imprudent jeune homme ! je puis encore vous sauver , fuyez , éloignez-vous.

LE CHEVALIER.

Moi, fuir ! moi, abandonner à votre barbarie Julie ! mon épouse !

L' ABBESSE.

Son épouse !

LE CHEVALIER.

Oui , mon épouse , puisque une volonté absolue & l'amour le plus tendre nous unissent.

L' ABBESSE.

Julie , vous autorisez cet audacieux par votre filence.

JULIE.

Ah ! Madame , sauvez-le de son désespoir. Faites retomber sur moi seule le châtiment d'une erreur involontaire. Que M. de Leuville ignore la témérité de son fils. (*elle va pour se jeter aux genoux de l'Abbesse.*)

LE CHEVALIER, l'arrêtant.

Que faites-vous, Julie ? n'attendons rien de ces ames endurcies par une fausse piété. Je le jure à la face du Ciel , je ne sortirai d'ici que pour te conduire à l'autel de l'hyménée. Ni crainte ni respect ne m'en imposeront.

SCÈNE

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS,
LE GRAND-VICAIRE, LE CURÉ.

LE MARQUIS.

QUE vois-je ? mon fils !

L' A B B E S S E.

Ce fils, indigne de vous, s'est introduit dans
cet asyle sous ces vêtemens sacrés. Nous l'avons
surpris entraînant Julie, qui sans doute est com-
plice de son égarement.

LE MARQUIS.

Malheureux ! que répondras-tu pour ta justi-
fication ?

LE CHEVALIER, *d'un ton ferme.*

Que vous me trouverez toujours soumis &
respectueux, si vous approuvez le choix de
mon cœur.

LE MARQUIS.

Sors, & ne me force pas d'invoquer la
justice des hommes pour t'arracher de ces
lieux.

D,

LE CHEVALIER.

Je fortirai, pourvu que Julie me suive, & que vous nous promettiez de nous unir.

LE MARQUIS.

Tu résistes après le crime dont tu viens de te souiller ? Un rapt dans cet asyle sacré.... Sais-tu où une pareille profanation peut te conduire ?

LE CHEVALIER.

Arien, dans ce tems de lumières & de justice. Ce ne sont point les Autels que j'offense, je les fers en défendant l'innocence opprimée. N'attribuez qu'à l'horrible tyrannie que vous exercez sur cette innocente victime, la nécessité de mon déguisement. L'un & l'autre nous sommes libres de faire un choix. Les loix, l'humanité, les droits de la nature, nous protégeront contre le fanatisme & les vengeances de l'orgueil.

LE MARQUIS.

Si je n'écoutois que mon juste courroux.... Tremble de m'irriter davantage.... Sors, te dis-je, avant que je ne me livre à mon indignation.

LE GRAND-VICAIRE, *à part*.

Quel moment favorable pour me venger de

D R A M E.

51

ce Prêtre rebelle ! faisons retomber sur lui l'égarement de ces jeunes gens. (à *M. de Leuville.*) Je vais chercher main-forte , & je reviens à l'instant. (*il sort.*)

S C È N E V I I.

LES PRÉCÉDENS, excepté LE GRAND-VICAIRE.

LE C H E V A L I E R.

JE vous l'ai déjà dit : je ne fortirai qu'avec Julie , & pour aller aux pieds des Autels ratifier la foi que je lui ai donnée.

LE M A R Q U I S , à l'Abbesse.

Madame , Permettez que je fasse appeller la Justice, & que j'aie recours aux loix pour faire punir un audacieux qui me manque de respect, & qui a osé profaner ce lieu saint.

L' A B B E S S E.

Oui , Monsieur , je vous le permets , il faut un exemple. Vous le devez au culte , à la religion , au ciel même.

L E C U R É.

Ah ! Monsieur , qu'allez - vous faire ? La fureur vous aveugle , c'est votre fils que vous

D 3

voulez perdre. Son crime est excusable. La jeunesse, la beauté, le malheur de Julie, l'ont égaré. Ecoutez des conseils plus doux. Il se foumettra si l'on retarde la cérémonie.

L' A B B E S S E.

Quel langage pour un Pasteur ! est-ce ainsi que vous défendez ces Vierges de Dieu des passions mondaines ?

L E C H E V A L I E R.

Oui, à cette condition je n'insiste plus, pourvu que l'on me promette solennellement que Julie ne fera point tourmentée, & qu'il me sera libre de la voir en présence de mon père & de toutes les Religieuses, afin de les convaincre que mes intentions sont pures & louables.

L E M A R Q U I S.

Vous l'entendez, il prétend encore nous faire la loi. Pour la dernière fois, plus de grace si tu persistes.

L E C H E V A L I E R.

Quand on est inhumain, injuste, la désobéissance devient un devoir.

L E M A R Q U I S.

Ta perte est inévitable, ingrat, je te déshé-

rite , & je vais te faire enfermer pour le reste de tes jours.

JULIE , *se jettant aux genoux du Marquis.*

Ah ! Monsieur , ayez pitié de votre fils , moi seule je suis coupable.

LE MARQUIS.

Il ne reste qu'un moyen de le sauver , c'est de monter sur le champ à l'autel , & d'y prononcer vos vœux. Je jure d'oublier son crime.

JULIE , *se relevant.*

O Dieu ! soutiens mon courage. Pardonne à ma foiblesse si mon cœur dément ce que ma bouche va prononcer. (*Elle marche à l'Autel, le Chevalier l'arrête par un mouvement rapide.*)

LE CHEVALIER.

Julie , qu'allez-vous faire ? (*Julie , après s'être débarrassée de ses mains , marche à l'Autel.*)

LE CURÉ.

Arrêtez , fille infortunée , la violence est manifeste : Dieu rejette des vœux qui ne sont pas librement prononcés. (*à l'Abbesse.*) Madame , je vous engage , par toute l'autorité de la religion , d'empêcher ce sacrilège qui retomberoit sur vous & sur ceux qui le com-

mandent. (*à part.*) Mais, qu'entends-je, on arrive en foule! la justice vient à notre secours! O Providence céleste! sauve la victime.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE COMMISSAIRE,
LE GRAND-VICAIRE, ANTOINE.

LE CURÉ, *au Commissaire.*

VENEZ, Monsieur, venez, joignez-vous à moi pour arrêter la violence qu'on veut exercer ici contre cette innocente créature. Les vrais Magistrats sont l'appui des opprimés.

LE GRAND-VICAIRE, *à part.*

Maudit homme! (*haut.*) pensez-vous que Monsieur ignore son devoir & ce qu'il doit au bon ordre? Ne vous flattez point de l'induire en erreur: vouloir enlever de vive force une jeune personne qui brûle de se consacrer à Dieu!

LE CURÉ, *au Commissaire.*

Je laisse à votre prudence le soin de punir le coupable. Qu'un père vous livre lui-même son fils; mais pour la Novice, je la défendrai

contre vous tous, & Monsieur, que vous avez amené va la mettre sous la protection de la loi.

L' A B B E S S E.

Ceux qui n'ont avec le monde aucune communication sont-ils encore dépendans de ses loix?

LE COMMISSAIRE, *avec fermeté.*

Dans aucuns siècles, je pense, ils n'en ont été exempts. M'avez-vous fait appeller, Madame, pour vous y refuser? Si vous avez cru pouvoir vous y soustraire, vous êtes dans l'erreur, & pour vous le prouver, je commence par vous ordonner de ne plus exercer votre autorité sur la victime qui refuse de se consacrer aux autels : que dès ce moment elle soit libre dans cet asyle, en attendant que le Tribunal ait prononcé sur sa sortie si elle préfère de vivre dans le monde.

J U L I E.

Non, Monsieur, je ne demande point à sortir, je chéris ma retraite, mais qu'on ne me force plus à offenser le Ciel. (*au Chevalier.*) Adieu, Monsieur, oubliez la malheureuse Julie, & rapprochez-vous d'un père à qui vous devez obéir. (*elle sort.*)

Quoi, Julie ! quoi, vous m'abandonnez ! elle sort sans m'entendre. (*se jettant aux genoux de son père.*) Ah ! prenez pitié de mon désespoir ! Si vous ne m'accordez Julie, je me tue en votre présence. (*il tire un pistolet, fait un mouvement pour se brûler la cervelle ; un Garde lui arrête le bras.*)

LE MARQUIS, *au Commissaire.*

Vous voyez, Monsieur, avec quelle violence ?....

LE COMMISSAIRE.

Ceci me regarde, Soldats, saisissez ce jeune insensé. (*au Chevalier.*) Je suis fâché, Monsieur, que votre imprudence m'oblige à cette précaution ; rendez vos armes, si vous ne voulez me forcer à user de violence.

LE CHEVALIER.

J'obéis, Monsieur.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ANTOINE.

ANTOINE.

ACCouREZ, accourez, Monsieur le Commissaire, la rue est toute pleine de monde,

& l'on va forcer les portes du Couvent si vous n'y mettez ordre.

L' A B B E S S E.

Que dites-vous, Antoine ? & pour quel sujet vient-on troubler des Vierges dans leur retraite sacrée ?

A N T O I N E.

Ah ! Madame l'Abbesse, on dit que vous le savez bien, je n'oserais jamais vous dire tout ce qu'on débite sur votre compte, sur M. de Leuville & sur M. le Grand-Vicaire, j'en avons le tympan brisé. Tant y a que l'peuple dit comme ça qu'la Novice n'prononcera pas ses vœux.

LE GRAND-VICAIRE, *au Curé.*

Voilà, Monsieur, le fruit de votre tolérance !

LE C U R É.

Voilà, Monsieur, les effets de votre persécution. (*au Commissaire.*) Venez, Monsieur, allons calmer ce peuple agité. Que votre douceur, plutôt que votre sévérité, le fasse rentrer dans son devoir.

Fin du deuxième Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SŒUR AGATHE, SŒUR FÉLICITÉ.

SŒUR AGATHE.

VENEZ, venez, arrivez donc, ma Sœur, je vous ait fait signe au réfectoire, & vous vous doutez bien pourquoi.

SŒUR FÉLICITÉ.

Si je m'en doute, ma Sœur, c'est pour me parler sûrement de l'aventure de la Sœur Julie. Voilà l'énigme expliquée : c'est un homme, un homme, ma Sœur, qui l'égare & qui l'éloigne de Dieu.

SŒUR AGATHE.

Un homme ! le Paradis ne fera jamais ouvert pour elle, abandonner Dieu pour un mortel ! Mais, ma Sœur, nous ne sommes pas moins à plaindre qu'elle, vous ne savez pas ce que j'ai appris.

SŒUR FÉLICITÉ, *l'interrompant.*

Quoi donc , ma Sœur , ah ! ne me cachez rien , je suis toujours la dernière du Couvent qui apprend les nouvelles.

SŒUR AGATHE.

Ah ! ma Sœur , que ne puis-je comme vous ignorer tout ce qui nous menace !

SŒUR FÉLICITÉ.

Vous me faites trembler , ma Sœur , est-ce qu'il y auroit encore des hommes cachés dans le Couvent ?

SŒUR AGATHE.

Non , ma Sœur , mais bientôt ils n'auront pas besoin de se cacher , ils entreront librement dans les Cloîtres ; on ne prononcera plus de vœux , & chacune deviendra ce qu'elle voudra , ou ce qu'elle pourra ; car enfin vous conviendrez , ma Sœur , que nous sommes attachées à nos habitudes , & nous dissoudre sans prévoir les suites , c'est nous exposer à d'étranges tentations.

SŒUR FÉLICITÉ, *d'un ton hypocrite.*

Ah ! ma Sœur , que m'avez-vous appris ? je me sens mourir de frayeur. Et nous sera-t-il permis aussi de nous marier ? J'en frémis ! Les hommes sont épouvantables.

Ma Sœur , tâchez de vous remettre , vous n'en êtes pas encore là ; il est vrai que les approches doivent nous faire trembler : quoi ! après nous avoir fait passer les plus belles années de notre jeunesse dans les Cloîtres , on nous forceroit à reparoître dans le monde , flétries par toutes les privations imaginables !

SŒUR FÉLICITÉ.

Ma Sœur , je n'ai que vingt-trois ans , me trouvez-vous bien changée depuis que je suis parmi vous ?

SŒUR AGATHE.

J'ai deux ans plus que vous , Sœur Félicité , me trouvez-vous bien dé faite ?

SŒUR FÉLICITÉ.

Vous êtes fraîche encore comme une rose , Sœur Agathe.

SŒUR AGATHE.

Vous me faites plaisir. Si vous revenez dans le monde , vous ne manquerez pas , ma Sœur , de trouver des Chevaliers comme Sœur Julie ; mais , ma Sœur , séparons-nous , voici Madame l'Abbesse.

SCÈNE II.

L'ABBESSE, SŒUR FÉLICITÉ, SŒUR
AGATHE, PLUSIEURS RELIGIEUSES.

L' A B B E S S E.

SŒUR Agathe, faites appeller Antoine par la Sœur Tourière, & qu'il vienne me parler ici. Je crois qu'il est dans le jardin, faites-lui signe par la croisée, & vous ne descendrez pas au parloir; allez & revenez vite. (*Sœur Agathe sort en saluant l'Abbesse jusqu'à terre.*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTES, EXCEPTÉ SŒUR
AGATHE.

Sœur Félicité apporte un fauteuil à l'Abbesse.

L' A B B E S S E.

BIEN obligée, Sœur Félicité, vous êtes toujours prévenante & la plus régulière des jeunes Religieuses. (*à part.*) Il faut que je les mène bien doucement dans ce tems de troubles;

ce sont les plus jeunes qui sont les plus revêches. (*haut en s'asséyant.*) Quel affront pour nous, mes Sœurs, que Sœur Julie ait fait voir par son exemple que nous n'étions pas à l'abri de la tentation ! Filles de Dieu, cette chute, aussi allarmante qu'inattendue, est un signe du courroux du Ciel. Béelzébuth est sur la terre ; mes Sœurs, n'en doutez pas ; nous touchons à la fin du monde. Que l'Ange conservateur se rapproche de nous : écartons par de nouvelles prières le fléau qui paroît prêt à tomber sur cette paisible retraite. Venez, mes Sœurs, venez, & redoublons nos flagellations. (*Plusieurs Sœurs font la grimace.*)

SŒUR FÉLICITÉ, *à part.*

Cette cérémonie passe de mode.

UNE RELIGIEUSE, *bas à Sœur Félicité.*

Que dites-vous, là Sœur Félicité ? pour la plus régulière des Religieuses, ce n'est guères pénitent.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTES, AGATHE *saluant l'Abbesse.*

AGATHE.

MADAME, Antoine est sorti, M. de Leuville & M. le Grand-Vicaire demandent à vous parler.

L'ABBESSE.

Qu'ils entrent, je suis à leurs ordres, ce sont les seuls protecteurs qui nous restent, grace divine. Rentrez mes Sœurs. (*les Religieuses sortent d'un côté en saluant l'Abbesse; le Marquis & le Grand-Vicaire entrent par l'autre.*)

SCÈNE V.

L'ABBESSE, M. DE LEUVILLE, LE GRAND-VICAIRE.

LE MARQUIS.

MADAME, sans approuver M. le Grand-Vicaire, je n'ai pu me refuser de l'accompagner auprès de vous. Il assure que vous pouvez consacrer Julie aux Autels malgré la défense du Magistrat.

Si je le peux, Monsieur, je le dois même au bon exemple. J'avois fait appeller mon Jardinier pour vous prier de vous rendre ici tous deux, précisément pour vous le proposer. Je m'applaudis que le Ciel nous fasse penser de même, les âmes pieuses sont unies d'une sainte sympathie ! Je vais vous faire mes propositions. Je fais garder Julie à vue, loin des yeux de la Sœur Angélique ; elle est émue, inquiète, troublée ; la crainte que vous ne déshéritiez votre fils & qu'il ne soit enfermé va la porter à prononcer ses vœux à l'instant même. Tout est calme dans ce moment, je vais la faire paroître devant vous.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ANTOINE, *écoutant dans le fond du Théâtre, & ayant entendu les dernières paroles de l'Abbesse.*

ANTOINE, *à part.*

QUAIS ! c'est ainsi qu'on se gausse de la justice & de nous, j'n'avons pas mis les choses
en

en si bon chemin pour qu'elle prononce ses vœux. J'allons d'abord avartir M. le Curé, c'est l'pus près du Couvent, à l'y seul il en vaudra ben deux, & j'irons après charcher M. le Chevalier & le Juge. (*il sort.*)

S C È N E V I I.

LES PRÉCÉDENS, EXCEPTÉ ANTOINE.

L' A B B E S S E, à M. de Leuville.

VOUS paroissez interdit, Monsieur.

L E G R A N D - V I C A I R E.

Je ne reconnois plus M. de Leuville. Si votre courage nous abandonne, plus d'espérance de préserver l'honneur des Autels.

L' A B B E S S E.

Où, Monsieur, plus le pas est périlleux plus il faut savoir s'évertuer pour le franchir. Les personnes du Couvent, Religieuses, Novices, Pensionnaires, aucune n'ignore que votre fils est l'amant de Julie; que sous un saint vêtement il a profané cette retraite; Julie prononçant ses vœux calme les esprits, raffermi le culte, & personne ne doutera que ce ne soit le Ciel qui ait produit ce grand chan-

gement. Julie rebelle, Julie amoureuse, enfin, Julie repentante, va produire en ce moment un effet miraculeux ; mais il faut l'amener à faire volontairement ce sacrifice, & ceci, Monsieur, ne dépend que de vous.

LE GRAND - VICAIRE.

Ce que nous n'avons pu gagner par la force, il faut l'obtenir par la ruse. Mais, Monsieur, vous paroissez ne point approuver notre dessein ?

LE MARQUIS.

Hélas ! vous connoissez l'un & l'autre mon aventure avec l'époux de ma Sœur. Ce secret est encore enseveli dans les ténèbres ; mais je crains que ma sœur ne vienne à le découvrir au moment même que vous entraîneriez sa fille aux Autels.

L' ABBESSE.

Ne craignez rien, Monsieur, Angélique est enfermée & ne peut sortir sans mon ordre.

LE MARQUIS.

Et ne redoutez vous pas qu'instruisant vos Religieuses elle ne les gagne toutes ?

L' ABBESSE.

Je prendrai mes mesures ; mais le plus pressant c'est de réduire Julie. Nous n'avons point

de tems à perdre. Il faut que vous la voyiez
& que vous l'instruisiez de vos intentions.

LE MARQUIS.

Je ne fais si dans ce moment ce n'est pas
plutôt la pitié que la crainte qui me parle
pour cette malheureuse enfant..... cepen-
dant j'étoufferai ces murmures intérieurs....
Oui, j'espère que je viendrai à bout de les
vaincre.

LE GRAND-VICAIRE.

Il est de votre intérêt que le public ignore
l'existence de cette fille, & ses vœux une
fois prononcés, un voile épais couvre sa nais-
sance. Angélique elle-même n'oseroit le dé-
chirer, & vous assurez à jamais votre repos
& celui de Madame l'Abbesse.

LE MARQUIS.

Je cède : puissions-nous ne pas nous repentir
de cette démarche !

(*L'Abbesse va à l'Autel, & tire le cordon
d'une sonnette.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, SŒUR AGATHE.

L' A B B E S S E.

SŒUR Agathe, faites venir la Sœur Julie.
Qu'elle vienne seule, entendez-vous ?

SŒUR A G A T H E, *en saluant.*

Oui, Madame, j'entends fort bien, vous
allez être obéie. (*elle sort.*)

*SCÈNE IX.*LES PRÉCÉDENS, EXCEPTÉ SŒUR
AGATHE.L E M A R Q U I S, *à part.*

QUEL trouble nouveau ! j'ai beau me
dissimuler ; sa jeunesse, ses malheurs, sa
générosité pour mon fils, tout me parle en
sa faveur dans le fond de mon ame.

L E G R A N D - V I C A I R E.

Songez, Monsieur, à vous montrer inexo-
rable aux pleurs, aux lamentations.

L E M A R Q U I S.

Je vais faire de nouveaux efforts , mais je ne suis point sûr du succès.

S C È N E X.

L E S P R É C É D E N S , J U L I E .

L' A B B E S S E .

A P P R O C H E Z , jeune infortunée que le Ciel protège encore ; venez , ma fille , venez & cessez de redouter notre présence. Nous ne voulons que votre bien.

J U L I E , *dans la douleur & à part.*

Ciel ! M. de Leuville ! Malheureuse , que vais-je devenir !

L' A B B E S S E .

Je suis assurée que vous n'avez point engagé le fils de Monsieur dans une démarche qui le perd si vous ne consentez à le sauver.

J U L I E .

Eh ! que puis-je , Madame ; Monsieur n'a-t-il pas livré lui-même son fils entre les mains de la Justice ?

L E G R A N D - V I C A I R E .

Oui : mais il est père , & si vous vous joignez

70 LE COUVENT,

à lui, son fils n'aura rien à redouter ; sa tranquillité, votre honneur, le repos de ce Couvent où vous êtes depuis votre enfance, tout dépend de votre renonciation au monde.

JULIE, *au Marquis.*

Je croyois, Monsieur, qu'on avoit résolu de différer le moment qui m'appelloit aux Autels.

L' ABBESSE.

Ah, ma fille ! est-il de moment plus favorable que celui où vous vous trouvez ? Vos vœux une fois prononcés, la médifance sera réduite au silence : le Ciel vous prendra sous sa protection, la démarche du fils de Monsieur sera regardée comme une imprudence de jeune homme à laquelle vous n'aviez aucune part, son père ne le déshériterait pas, & en remplissant votre devoir vous ferez son bonheur.

JULIE.

Cruel devoir ! n'importe, vous l'exigez, j'y consens. (*au Marquis.*) Mais promettez-moi, Monsieur, que vous pardonnerez à votre fils, & que jamais vous ne lui reprocherez cette démarche.

LE MARQUIS, *un peu attendri.*

Oui, mon enfant, oui, infortunée Julie, je

vous promets de tout oublier, de m'intéresser à vous & de vous servir toujours de père.

J U L I E.

Ces paroles me rassurent, je me sens plus calme. (à l'Abbesse.) Eh bien, Madame, ordonnez la cérémonie. C'en est fait.

L'Abbesse sonne.

S C È N E X I.

LES PRÉCÉDENS, PLUSIEURS
RELIGIEUSES.

L' A B B E S S E.

APPROCHEZ, mes Sœurs, portez le drap mortuaire, & qu'on sonne l'agonie. On n'ouvrira l'église au peuple que quand la cérémonie sera achevée, de crainte qu'elle ne soit interrompue. (aux Religieuses, tandis que Sœur Agathe étend le drap mortuaire au milieu du Théâtre & au pied de l'Autel.) Voyez, mes Sœurs, l'exemple que Julie vous donne. Satan lui avoit tendu un piège, Dieu l'en retire par sa grace divine.

J U L I E, à part.

Hélas ! puisse ce Dieu clément éteindre le feu qui brûle dans mon cœur !

72 L E C O U V E N T ,

L' A B B E S S E , *la prenant par la main.*

Allons, ma Sœur, allons, Dieu vous attend
& vous ouvre ses bras.

J U L I E *s'avance, elle entend la cloche, &
s'évanouit dans les bras de l'Abbesse.*

S C È N E X I I .

LES PRÉCÉDENS, LE CURÉ.

L E C U R É .

C I E L , que vois-je ! on ne m'a pas trompé.
(*au Grand - Vicaire & à l'Abbesse.*) Mi-
nistre de paix, & vous, Madame, est - ce
ainsi que vous êtes fidèles à votre promesse ?

L E G R A N D - V I C A I R E .

De quel droit osez-vous tenir ce langage ?

L E C U R É .

Du droit que me donne mon caractère ;
celui d'un culte libre que vous devriez dé-
fendre si vous connoissiez votre devoir : ce
devoir que vous pouvez réprover en moi,
mais que le Ciel approuve.

L E G R A N D - V I C A I R E .

Il vous sied bien d'invoquer le Ciel, vous
qui l'offensez.

L E C U R É.

Moi qui le fers , moi qui cherche du moins à interpréter en bien ses sages décrets.

L E G R A N D - V I C A I R E.

Vous êtes dans l'erreur , c'est moi qui vous le dis.

L E C U R É.

Vous y êtes plus que moi , Monsieur. Si je me trompe , mon erreur du moins ne tend à violenter personne.

L E G R A N D - V I C A I R E.

Continuez , Monsieur , continuez , & par vos sages conseils éloignez Julie des Autels où elle alloit se consacrer de son plein-gré , avant que vous ne paroissiez ici.

L E C U R É.

Que dites-vous ? moi , éloigner de Dieu un cœur qui se dévoueroit volontairement à son culte ! Rendez - moi plus de justice. Si Julie est résolue , si ses vœux ne sont pas forcés.....

L' A B B E S S E , *l'interrompant.*

Non , Monsieur , non. Julie veut renoncer au monde , & c'est elle-même qui vient d'ordonner les préparatifs de la cérémonie.

LE CURÉ, à Julie.

Ainsi, mon enfant, je ne puis désapprouver votre résolution, le monde a ses peines, la retraite est plus douce pour les âmes véritablement religieuses; mais est-il bien vrai que ce soit volontairement?

JULIE, dans le délire.

Oui, Monsieur, n'en doutez pas. Oui, je vais renoncer volontairement à tout ce qui m'est cher au monde. Dieu prendra pitié de mes peines, de ce cœur déchiré, (*en pleurant.*) & je serai sans doute heureuse. Pour sauver mon amant, je m'enchaîne à ces Autels par d'éternels liens; mais il me suivra par-tout; par-tout privée de lui, sans cesse je le verrai. Dans mes douces rêveries, son image m'aidera à supporter le poids de mes chaînes. Aux pieds de mon Dieu mon amant me suivra. Je lui présenterai celui que mon cœur adore.....?

LE CURÉ, dans la plus grande surprise, à l'Abbesse.

O Ciel! est-ce ainsi que cette infortunée est résolue?

L'ABBESSE, avec embarras.

Je suis, Monsieur, plus étonnée que vous. (*à Julie.*) Quoi! Julie, oubliez-vous.... Mon enfant, reprends ta raison, si tu connois-

sois le monde , ses dangers , sa perfidie , tu frémirois de terreur & n'aurois plus de répugnance pour cette retraite.

L E C U R É.

Eh ! Madame , cessez une si cruelle persécution. Si la souffrance trop visible de cette orpheline ne peut toucher votre ame , songez du moins à vos propres intérêts : une fermentation générale agite le Royaume ; nous touchons à la plus importante des révolutions ; les abus , les tyrannies de vos pareilles , Madame , & des nôtres , ont depuis long-tems rebuté les cœurs & aigri les esprits. La constante persécution produit à la fin l'indépendance , & l'indépendance peut produire des calamités dont ce malheureux Royaume se voit menacé. Craignez d'attirer sur cette maison la vengeance des hommes , quelquefois plus prompte encore que celle de Dieu. N'est-ce pas à nous qu'il appartient de donner l'exemple de l'humanité & de la justice. Le peuple fait déjà que vous forcez une victime à se consacrer aux autels , & je le vois disposé à la défendre. Il ne faut qu'une étincelle pour produire un incendie , & si nous voulons sauver notre auguste religion de sa ruine.

LE GRAND-VICAIRE, *l'interrompant.*

Prétendez-vous sauver la religion, lorsque vous même l'environnez de licence & de désordre ?

L' ABBESSE, *à Julie.*

Vous seule, ma fille, vous pouvez venger le Dieu que nous adorons, & glorifier ses Autels.

JULIE.

Eh bien ! Madame, je ne résiste plus ; que ferois-je au monde, inconnue, sans appui, & privée de ce que j'aime ? mais du moins que ma bienfaitrice me soit rendue. (*au Curé.*) Respectable Pasteur, ne me privez pas de votre présence, daignez quelquefois venir me voir, & m'inspirer la force & le courage.

L' ABBESSE, *embrassant Julie.*

Ma fille, toutes tes volontés seront exaucées.
(*L'Abbesse fait signe à la Religieuse qui sonne l'agonie. Julie va se prosterner au pied de l'Autel, on entend un grand bruit.*)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LE CHEVALIER,
LE COMMISSAIRE, ANTOINE,
PLUSIEURS SOLDATS.

JULIE, *se relevant avec trouble.*

CIEL ! c'est lui !

LE CHEVALIER, *avec précipitation.*

Oui, cruelle, c'est moi qui viens t'arracher
à des vœux forcés. (*au Commissaire.*) Et
vous, Monsieur, organe de la Loi, voyez
comme elle est respectée dans ce lieu saint.

LE COMMISSAIRE, *à l'Abbesse.*

Madame, que signifie cet appareil ? N'avois-je
pas ordonné de suspendre la cérémonie ?

L' A B B E S S E.

De quel droit, Monsieur, venez-vous com-
mander au cœur ? Julie veut rester parmi nous.
Un moment d'égarement n'a pu balancer dans
son ame son devoir & son Dieu. Elle de-
mande à prononcer ses vœux, puis - je me
refuser à une intention si louable ? Loin de
m'y opposer j'ai dû encourager son zèle. J'ai

fait mon devoir, & Monsieur, qui connoît l'importance de ma place, doit juger si j'ai quelques reproches à me faire.

LE COMMISSAIRE.

Non, Madame, s'il en est ainsi, la Novice doit prononcer ses vœux en ma présence, & me déclarer ses dernières volontés.

L' ABBESSE, *bas à Julie.*

Ma fille, tu perds ton amant, le culte de ton Dieu si tu résistes; du courage, & tu sauves les Autels. Souviens-toi d'Angélique.

JULIE, *à part.*

En me sacrifiant, je ne perds que moi seule, & je sauve tout ce que j'aime; c'en est fait, je suis déterminée. (*elle marche à l'Autel.*)

LE CHEVALIER, *allarmé.*

Julie, ma chère Julie, que vas tu faire ? (*on la retient.*)

JULIE.

Mon devoir... M'attacher par un lien éternel aux Autels. Je jure.

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE *entre au moment où Julie va prononcer ses vœux.*

ARRÊTEZ ! non, cet affreux sacrifice ne s'achèvera pas. (*elle la prend entre ses bras.*) Non, barbare, on ne l'arrachera pas de mes bras. Ministres d'un Dieu de paix, Vierges saintes, & vous tous qui m'écoutez, voilà mon frère (*elle montre le Marquis.*) & le meurtrier de mon époux ; voici ma fille, seul reste d'un hymen déplorable.

J U L I E.

Vous, ma mère ! ah mon cœur me l'avoit dit d'avance.

L E C H E V A L I E R.

Ma tante, ma chère tante !

S Œ U R A N G É L I Q U E.

Sachez que m'étant mariée sans son aveu, ce frère implacable provoqua mon époux au combat où il perdit la vie. Enfermée dans ce Cloître par un ordre surpris à l'autorité, une

longue suite de persécutions me força d'y prendre le voile, on mit auprès de moi cette enfant; mais, par un raffinement de cruauté, on me défendit avec les plus affreuses menaces de me faire connoître à elle, & de l'appeller du doux nom de fille.

LE MARQUIS, *à part.*

Voilà ce que j'avois prévu! à quelle confusion me vois-je exposé!

LE CURÉ, *au Marquis.*

Reconnoissez, Monsieur, la main de Dieu qui veut vous conduire au repentir. Que de motifs pour être juste! Les reproches de votre conscience, l'indignation, l'horreur, le mépris qui vont vous accabler. Ah! vous pourriez encore éviter tous ces maux par un retour sincère à la vertu & aux sentimens de l'humanité & de la nature.

LE MARQUIS.

Oh! remords déchirans! préjugés barbares! à quels excès vous m'avez conduit.... Sage & généreux Pasteur, intercédez ma grace auprès du Ciel & des hommes.

LE CURÉ, *à Angélique, à Julie & au Chevalier.*

Mes enfans, approchez; votre père, votre frère

frère vous est rendu. (*Sœur Angélique tend les bras au Marquis, le Chevalier & Julie se jettent à ses genoux.*)

LE MARQUIS, *en les relevant.*

Mes enfans, que faites-vous ? c'est à moi de vous demander pardon. Victimes de ma haine, & vous, ma Sœur, que j'ai si long-tems persécutée, oublierez - vous mes torts envers vous ?

S Œ U R A N G É L I Q U E.

O mon frère, ils sont tous oubliés.

LE MARQUIS.

Venez donc entre mes bras, venez soulager mon cœur du poids des remords qui l'oppres-
sent. (*il la presse contre son sein.*) Nature ! combien est misérable celui qui méconnoît tes salutaires jouissances ! Jamais je n'ai goûté si délicieusement le bonheur d'exister. Mes amis, vous me pardonnez ?

LE CHEVALIER.

O mon père, ne pensez plus au passé.

LE MARQUIS.

J'y penserai, mon fils, pour me rappeler tout ce que je dois faire pour vous dédom-
mager de mes persécutions. (*il prend la main de Julie & du Chevalier.*) Ma nièce, & toi

mon ami , foyez heureux. Que mon exemple vous serve de leçon. Souvenez-vous que la félicité de vos enfans est votre premier devoir. (à *Angélique.*) Ma sœur , vous ratifiez leur choix. (*il quitte ses enfans , Angélique prend sa place.*)

LE MARQUIS, à l'Abbesse.

Madame , vous fûtes témoin de mes injustices , vous l'êtes de mon repentir. Je vous laisse à remplir une obligation importante & pour vous & pour moi. Ma sœur est retenue dans ce Cloître par des vœux indissolubles , vous êtes chargée de son bonheur. Ah ! qu'elle y jouisse désormais du calme & de la tranquillité que méritent ses vertus.

L' ABBESSE.

Je vous le promets , Monsieur ; cette scène touchante m'apprend un nouveau devoir , & M. le Curé fera désormais le Pasteur que je consulterai sur l'administration de ma maison.

LE CURÉ.

Madame , ce n'est point à moi que vous rendez justice, c'est à la vérité , c'est au culte d'un Dieu ennemi de la persécution. Mais oublions le passé , & qu'une morale plus douce rende à l'avenir ces asyles moins redoutables.

A N T O I N E.

Ouf ! j'en sommes fortis à notre gloire , j'avons eu ben du tintoin , & ma fine la Novice a manqué nous faire faux-bond. Tant y a que tout a retourné à notre avantage. Alle ne r'chignera pus tant à dire oui avec M. le Chevalier. Il n'y a pas d'mal à ça. Dieu n'défend pas sans doute de vivre honnêtement & doucement dans un Couvent ; mais je fis d'avis qu'il aime encore mieux qu'on se marie , & je vous assure , (*au Parterre*) Messieurs & Dames , que je vais me marier le plutôt que je pourrai.

Fin du troisieme & dernier acte.

